

Comme tout animal supérieur, l'homme est un agrégat de plusieurs trillions de cellules, dont chacune représente un assemblage de molécules diverses. En fin de compte, il apparaît comme un édifice prodigieusement complexe d'électrons, qui doivent à la forme particulière de leur groupement le singulier privilège de pouvoir affirmer leur existence. En ce qui concerne la pensée, orgueil principal de l'homme, les pièces maîtresses de l'architecture organique sont constituées par les cellules de l'écorce cérébrale. C'est là, dans cette pellicule, que se produisent les réactions chimiques et les transformations d'énergie qui donnent lieu à ce que nous appelons la conscience, et dont nous ne savons rien, sinon qu'elle est indissolublement liée à ces réactions et à ces transformations. C'est là que se préparent les plus hautes manifestations de l'esprit: le génie d'un Newton, les angoisses d'un Pascal...

Que les cellules du cerveau se trouvent pendant quelques minutes privées d'oxygène, et la conscience, immanquablement, s'évanouit. Que la privation d'oxygène persiste un petit quart

Que sommes-nous ? Quelle position occupons-nous dans la nature ? Quel est le sens de notre existence, la valeur de notre activité ? A ces questions, voici, à peu près, les réponses que l'on pourrait faire, en se tenant strictement sur le terrain de la science.

d'heure, et, par suite des changements irréversibles qu'entraîne l'asphyxie cellulaire, la conscience aura disparu de façon définitive. Plus jamais, dans le monde, ne se manifestera cette conscience-là, ce moi, unique comme tous les moi, et qui dépendait de l'intégrité de ces cellules particulières.

Un éclair dans la nuit, ainsi a-t-on défini la pensée. Il ne s'agit, en effet, que d'une lueur, vacillante et toujours menacée de s'éteindre. Il semble bien, du reste, que cette pensée ait pour seule propriété d'assister au jeu de la machine qu'elle a l'illusion de commander. L'acte dit volontaire se réduit vraisemblablement à une intégrale de réflexes, et sans doute l'homme qui réfléchit, qui calcule, qui délibère, n'est-il pas moins assujéti dans la dernière de ses démarches que la chenille qui rampe vers la lumière ou que le chien qui répond, par un flux de salive, au coup de sifflet de l'expérimentateur. Les plus graves décisions morales, où l'homme attache tant de prix, apparaissent alors comme de purs effets des stimulations sociales, et quand il croit se conformer librement aux impératifs sacrés qu'il croit s'être choisis, il n'est qu'un automate qui s'agit conformément aux intérêts du groupe dont il fait partie.

D'où vient l'homme ?

D'une lignée hétéroclite de bêtes aujourd'hui disparues, et qui comptaient des gelées marines, des vers rampants, des poissons visqueux, des mammifères velus... Par cette chaîne d'ancêtres, dont l'humilité augmente à mesure qu'on s'enfonce dans la durée, il se rattache sans solution de continuité aux microscopiques éléments qui naquirent, voici plus d'un milliard d'années, aux dépens de la croûte terrestre.

Accident entre les accidents, il est le résultat d'une suite de hasards, dont le premier et le plus improbable fut la formation spontanée de ces étranges composés du carbone qui s'associèrent en protoplasme.

L'homme n'est rien moins que l'oeuvre d'une volonté lucide, il n'est même pas l'aboutissement d'un effort sourd et confus. Les processus aveugles et désordonnés qui l'ont conçu ne recherchaient rien, n'aspiraient à rien, ne tendaient vers rien, même le plus vaguement du monde. Il naquit sans raison et sans but, comme naquirent tous les êtres, n'importe comment, n'importe quand, n'importe où. La nature est sans préférences, et l'homme, malgré tout son génie, ne vaut pas plus pour elle que n'importe laquelle des millions d'autres espèces que produisit la vie terrestre. Si la tige des primates avait été sectionnée à sa base par quelque accident géologique, la conscience réfléchie n'aurait jamais apparu sur la terre.

Il est possible d'ailleurs que, dans le cours des siècles, certaines lignées organiques aient été éliminées qui eussent donné naissance à des formes plus accomplies que la nôtre.

Quoi qu'il en soit, l'homme est apparu... D'une certaine lignée animale, qui ne semblait en rien promise à un tel destin, sortit un jour la bête saugrenue qui devait inventer le calcul intégral et rêver de justice. Le pessimiste aurait beau jeu à déplorer la venue de cette créature paradoxale, accablée par sa supériorité, qui ne doit qu'un surcroît de tourments à l'hypertrophie de son intelligence et de son affectivité, qui traverse la vie dans l'épouvante de la mort, qui s'attache sans mesure à d'autres créatures éphémères, qui, trop bestiale ou trop peu, souffre quand elle réprime ses instincts et ne souffre pas moins quand elle y cède, qui ne sait pas défendre son coeur contre les rêves que lui interdit sa raison...

Il est vrai que, malgré ses conflits et ses tourments, l'humanité persiste depuis des centaines de siècles. C'est donc que, statistiquement tout au moins, les hommes préfèrent l'être au non-être. Et c'en est assez pour que triomphe l'optimisme, qui se contente de peu.

Mais, laissant au moraliste le soin de peser les douleurs et les satisfactions individuelles, demandons-nous ce que l'homme, en tant que membre de l'espèce, peut penser de lui-même et de son labeur. Certes, à se souvenir de ses origines, il a bien sujet de se considérer avec complaisance. Ce petit-fils de poisson, cet arrière-neveu de limace, a droit à quelque orgueil de parvenu. Jusqu'où n'ira-t-il pas dans sa maîtrise des forces matérielles ?

Quel secret ne dérobera-t-il pas à la nature ? Demain, il libérera l'énergie intra-atomique, il voyagera dans les espaces interplanétaires, il prolongera la durée de sa propre vie, il combattra la plupart des maux qui l'assailent, et même ceux que créent ses propres passions, en instaurant un ordre meilleur dans ses collectivités.

Sa réussite a de quoi lui tourner un peu la tête. Mais, pour se dégriser aussitôt, qu'il situe son royaume dérisoire parmi les astres sans nombre que lui révèlent ses télescopes: comment se prendrait-il encore au sérieux, sous quelque aspect qu'il s'envisage, une fois qu'il a jeté le regard dans les gouffres glacés où se hâtent les nébuleuses spirales !

Quel sort, au demeurant, peut-il prédire à son oeuvre, à son effort ? De tout cela, que restera-t-il, un jour, sur le misérable grain de boue où il réside ? L'espèce humaine passera, comme ont passé les Dinosaures et les Stégocéphales. Peu à peu, la petite étoile qui nous sert de soleil abandonnera sa force éclairante et chauffante... Toute vie alors aura cessé sur la terre, qui, astre périmé, continuera de tourner sans fin dans les espaces sans bornes... Alors, de toute la civilisation humaine ou surhumaine – découvertes, philosophies, idéaux, religions –, rien ne subsistera. Il ne restera même pas de nous ce qui reste aujourd'hui de l'homme de Neandertal, dont quelques débris au moins ont trouvé un asile dans les musées de son successeur. En ce minuscule coin de l'univers sera annulée pour jamais l'aventure falote du protoplasme... Aventurer qui déjà, peut-être, s'est achevée sur d'autres mondes... Aventurer qui, en d'autres mondes peut-être, se renouvellera... Et partout soutenue par les mêmes tourments, partout aussi absurde, aussi vaine, aussi nécessairement promise dès le principe à l'échec final et à la ténèbre infinie...

Sera-t-il du moins permis à l'homme éphémère, englouti dans le cosmos démesuré, de se regarder comme le dépositaire d'une valeur privilégiée, qui défierait les normes de la durée ou de l'étendue ? On ne voit guère où il puiserait la notion d'une telle valeur. Impossible, pour lui, de se leurrer de l'espoir qu'il participe à quoi que ce soit qui le dépasse. Son labeur ne s'insère dans aucune forme d'absolu.

Il doit se contenter de son domaine à lui, qui est irrémédiablement clos, et ne communique point avec des terres plus vastes. Le seul devoir qui lui incombe est d'améliorer le règne de l'humain, et de l'imposer toujours davantage à l'insensible nature. C'est en vain qu'il se prendrait pour l'instrument d'on ne sait quel dessein et qu'il se flatterait de servir des fins qui le transcendent. Il ne prépare rien, il ne prolonge rien, il ne se relie à rien. Il ne connive pas, comme croyait Renan, à une "politique éternelle". Tout ce à quoi il tient, tout ce à quoi il croit, tout ce qui compte à ses yeux a commencé en lui et finira avec lui. Il est seul, étranger à tout le reste. Nulle part, il ne trouve un écho, si discret soit-il, à ses exigences spirituelles. Et le monde qui l'entoure ne lui propose que le spectacle d'un morne et stérile charnier où éclatent le triomphe de la force brute, le dédain de la souffrance, l'indifférence aux individus, aux groupes, aux espèces, à la vie elle-même...

Tel est, semble-t-il, le message de la science. Il est aride. La science n'a guère fait jusqu'ici, on doit le reconnaître, que donner à l'homme une conscience plus nette de la tragique étrangeté de sa condition, en l'éveillant pour ainsi dire au cauchemar où il se débat. On est fondé à souhaiter que, dans l'avenir, elle apprenne à user de sa puissance pour dispenser à l'homme la paix affective, l'aise morale. Il se pourrait, par exemple, que les progrès de la physiologie cérébrale, ou simplement de la psychanalyse, le mettent en mesure de modifier assez profondément les réactions psychiques pour que l'individu accepte sans douleur les désharmonies inhérentes à sa condition.

La science est allée trop loin maintenant pour s'arrêter en chemin, et l'on doit s'attendre qu'elle ajoute à sa rude doctrine des méthodes qui prépareraient les âmes à la recevoir. Il ne suffit pas, en effet, qu'elle nous enseigne notre néant, il faut qu'elle nous rende capables de le tolérer. Il ne suffit pas qu'elle nous ôte l'illusion d'une tâche aux suites infinies, il faut qu'elle nous en arrache le besoin. Il ne suffit pas qu'elle nous dépouille du sentiment de notre liberté, il faut qu'elle règle le fonctionnement de notre machine de telle sorte que nous nous acceptions pour machine.

Il se peut qu'une science toute-puissante réussisse, en définitive, à créer ce nouvel homme adapté à l'humain, satisfait de n'être que ce qu'il est, comblé par son destin étroit, guéri de tout rêve qui le dépasse. Mais il se pourrait aussi que l'humanité fût, dans son ensemble, incapable de soutenir la vérité de la science.

Vérité ardue, accablante, oppressante... Parmi ses zéloteurs eux-mêmes, il en est qui ne s'y rendent point sans détresse. Bien sûr, ils ne peuvent faire autrement que d'y rester fidèles, mais il leur arrive d'envier ceux-là qui ne sont pas empêchés, par la forme de leur esprit, d'en concevoir une autre.

Jean Rostand, Pensées d'un biologiste, 1954.